

Le coureur

UN FILM D'AMIR NADERI

"Un chef-d'œuvre absolu, une œuvre essentielle"

LES CAHIERS DU CINÉMA

*"Un grand film d'Amir Naderi,
figure phare de la modernité iranienne"*

LE MONDE

"Un film d'une grande inventivité formelle"

CRITIKAT

"Sobre et puissant, une leçon d'optimisme et d'espoir salutaire"

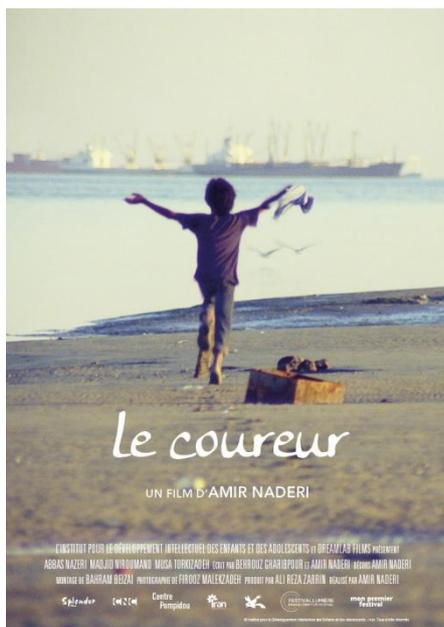
À VOIR-À LIRE

"Un film essentiel"

IRAN CINÉ PANORAMA

"Une œuvre militante majeure du cinéma iranien"

L'OFFICIEL DES SPECTACLES



Actuellement au cinéma

CAHIERS DU CINEMA

REPRISE. *Le Coureur* (1984), chef-d'œuvre et toile filante d'Amir Naderi, distribué par Splendor, illuminera les salles à partir du 15 novembre.

L'eau, le feu, l'enfant



SPLENDOR FILMS

Les films n'ont pas d'intérêt si on n'arrive pas à trouver quelque chose qui brûle quelque part dans le plan», dit Jean-Marie Straub en 1984 (*Cahiers* n° 364). La même année, *Le Coureur* d'Amir Naderi sort en Iran et donne à cette formule une résonance décuplée, tellurique. Si l'incendie final embrase à jamais les mémoires dans une séquence de démesure et d'extase, le film entier brûle, à fleur de peaux, par le soleil éclatant dans le port pétrolier d'Abadan où le cinéaste a passé l'enfance qu'il nous raconte ici, par l'irradiation de la mer, par les moteurs des véhicules grondant dans la ville, bateaux, voitures, trains, et un avion sublime, et d'abord par le regard radieux de son gamin des rues, Amiro, qui court d'un petit boulot à l'autre, court avec sa bande de copains, court pour apprendre l'écriture, court et crie pour faire s'envoler les oiseaux, court pour survivre, vivre, être davantage – et il se pose quand même pour contempler la splendeur d'un bateau et feuilleter des magazines d'aviation. Toutes ses activités s'enchaînent dans un continuum incroyablement

libre où la frontière entre travaux et jeux, actions et éblouissements, semble se dissoudre dans l'espace-temps – où coïncident l'enfance du cinéaste et le cinéma pur. Ici le réalisme brut, parfois brutal, chargé de violences lointaines, ouvre à un émerveillement permanent. C'est l'antithèse du fatalisme. Le montage génial déchire et unifie tout. Les sons forment une symphonie. Élémentaire, exaltée, audio-visionnaire, cette œuvre invoque ce qui précède et excède l'homme, les origines renouvelées du monde, pour mieux intensifier le présent et célébrer l'humain, sa place sur la Terre.

Que ce chef-d'œuvre absolu ressorte enfin en salles est un avènement. Puisse la redécouverte de l'œuvre essentielle d'Amir Naderi, qui nous avait accordé un long entretien l'an dernier (*Cahiers* n° 726, octobre 2016), se poursuivre dans les meilleures conditions, avec pourquoi pas une sortie en salle de son autre chef-d'œuvre *L'Eau, le vent, la terre* (1989). Cours, éperdu. Cours, Amiro, Amir, Ami.

Florent Guézengar

Le Monde

Reprise et DVD : l'endurance à la mode iranienne

Deux films réalisés dans les années 1980, « *Le Coureur* », d'Amir Naderi, et « *Le Cycliste* », de Moshen Makhmalbaf, ressortent cette semaine.

LE MONDE | 15.11.2017 à 15h15 | Par Isabelle Regnier

Le hasard du calendrier a voulu que deux grands films iraniens, *Le Coureur*, d'Amir Naderi, et *Le Cycliste*, de Moshen Makhmalbaf, ressortent, l'un en salle, l'autre en DVD, cette semaine. Respectivement tournés en 1985 et 1987, en pleine guerre avec l'Irak, ils font l'un et l'autre de la course une allégorie de la condition humaine. **Figure phare de la modernité iranienne, Amir Naderi**, qui allait bientôt s'exiler aux Etats-Unis, s'attache dans *Le Coureur* à la figure d'un orphelin. Amiro, un gamin d'une dizaine d'années, vit seul sur les rives du Golfe persique – on peut imaginer que ses parents ont été tués lors de la guerre. Entre le ballet des businessmen du pétrole du monde entier qui se rencontrent là, et des déchets que leurs bateaux jettent à la mer, il doit trouver les moyens d'assurer sa subsistance et de se construire un avenir.

Interprété par un petit garçon au visage splendide (Majid Niroumand), que le doux regard du cinéaste rend proprement bouleversant, Amiro s'essaye à toutes sortes de petits jobs, se fait rouler dans la farine, arnaquer par les uns, abuser par les autres... Il tombe à terre et se relève, apprend à se battre, à défendre ses intérêts, et bientôt à lire, tirant courageusement les leçons de chacune de ses déconvenues.

Entre les gros plans sur son visage et les plans larges qui le montrent face à la mer, rêvant devant les cargos qui s'en vont au loin, devant les avions qui décollent dans le ciel, dansant devant le pétrole enflammé, jouant au foot avec les enfants des rues, le film dépeint, avec un **lyrisme sensuel**, l'enfance comme un état sensible, malléable et conquérant pour célébrer in fine, avec autant de rage que de générosité, les forces irréductibles de l'individu.

LE MONDE EN BOUTEILLE

par Clément Graminiès

LE COUREUR d'Amir Naderi

Auteur de plusieurs longs-métrages (dont plusieurs restés inédits chez nous), le réalisateur iranien Amir Naderi a rencontré un joli succès d'estime en 1985 avec *Le Coureur* qui ressort aujourd'hui dans une belle copie restaurée. Récompensé à l'époque au festival des Trois Continents, le film s'inscrivait déjà dans le sillage amorcé par Abbas Kiarostami quelques années plus tôt (*Le Passager*, 1974) et qui allait continuer à faire quelques émules la décennie suivante (notamment Jafar Panahi avec *Le Miroir* en 1996 et *Le Ballon blanc* en 1997) : à partir du parcours singulier d'un enfant livré à lui-même, il s'agit de proposer sur le mode de la fable réaliste une réflexion imagée sur la société iranienne, la somme d'interdits qu'elle impose et qui obligeront nos jeunes protagonistes à opérer un ensemble de petites transgressions pour espérer atteindre leur but. Dans le cas présent, il s'agit d'Amiro, même pas dix ans, qui vit de débrouille sur les rives du golfe Persique : sans parents (on ne saura jamais rien de sa situation familiale), l'enfant vit le plus honnêtement possible de petits travaux chichement rémunérés tandis qu'il regarde passer au loin des cargos vers des destinations inconnues.

En quelques plans et raccords savamment orchestrés, on comprend rapidement que le réalisateur ne se contentera pas de faire de son jeune héros le pion passif de sa propre condition sociale. Si le titre met en exergue ce mouvement qui fait du personnage un trublion incapable de rester en place, constamment à la recherche d'un horizon meilleur, c'est néanmoins par le regard que l'enfant s'inscrit dans son environnement et prend peu à peu conscience des chances (ou plutôt de l'absence de chances) qui s'offrent à lui. Aux abords du port où d'autres glaneurs traînent comme lui à la recherche de quelque chose à recycler ou revendre, ses yeux se fixent sur le passage incongru d'un troupeau de chèvres puis sur des scènes dont la dureté le sort de sa rêverie : la silhouette d'une femme affaiblie qui s'écroule sur la route ou encore celle d'un homme unijambiste le projettent dans un avenir hypothétique tout comme elles font naître en lui un sentiment d'empathie. Par un jeu de champs/contrechamps très découpé qui tient toujours à juste distance la misère ambiante, le montage nous indique ici que c'est l'état de conscience d'Amiro qui intéresse le cinéaste plutôt que la dénonciation d'inégalités sociales qui font des déclassés des spectateurs impuissants.

Échelle de plans

Alternant les échelles de plans (de nombreux plans larges qui captent la course effrénée de l'enfant sur les bords de mer auxquels succèdent des gros plans qui enregistrent les émotions diverses qui animent subtilement son visage), Amir Naderi a quasiment une approche phénoménologique de son protagoniste et du parcours qu'il opère pour progressivement atteindre une certaine conscience du monde. Il y a par exemple cette superbe scène au cours de laquelle l'enfant court avec ses autres camarades après un train avançant à vitesse modérée : encore une fois, le champ/contrechamp doublé d'un beau travelling avant/arrière oppose le convoi difficile à atteindre à ses poursuivants qui ont placé dans ce pari un enjeu existentiel. D'ailleurs, lorsque l'un des garçons double ses concurrents en touchant le premier le wagon arrière, Amiro continue malgré tout de courir. Face à l'incrédulité de ses camarades qui croient qu'il ne respecte pas les règles de la compétition, le petit garçon répond tout simplement qu'il voulait voir jusqu'où il pouvait aller. Dans une autre scène, cette même course portera en elle l'enjeu de la juste rétribution de son travail, lorsqu'un cycliste refusera de payer son dû après un service rendu. Mais de toutes les limites qui empêchent les enfants errants d'aspirer à une autre vie, c'est l'illettrisme que notre jeune héros identifie comme son plafond de verre. Cette limite, Amiro entend y mettre un terme en se rendant dans une école où un instituteur bienveillant (du même acabit que ceux qui hantent avec leur autorité bienveillante les films de Kiarostami et Panahi) décide de le placer dans une classe spécialisée.

Mal vu des autres élèves parce qu'il arrive à apprendre et réciter l'alphabet plus rapidement qu'aucun d'entre eux, l'enfant semble transformé par l'expérience de l'apprentissage. Hurlant inlassablement l'alphabet pour couvrir les bruits de machine qui emplissent son quotidien (au passage, saluons l'excellent travail fait sur la bande-son qui apporte une continuité au régime d'images bénéficiant d'un montage syncopé), la fureur qui semble désormais accompagner Amiro contraste avec les travellings caressants du début du film qui le maintenaient à une certaine distance de la caméra tout en l'enfermant dans un paysage de carte postale. L'étrange scène finale du *Coureur* devient même la belle métaphore d'un enfant ayant pris le dessus sur le déterminisme de son existence : alors qu'un incendie commet des ravages et inonde l'écran de ses flammes menaçantes, l'enfant tape et exulte de manière totalement anarchique, dans une sorte de colère joyeuse qui semble faire de lui l'acteur principal de sa destinée. De ce film d'une grande inventivité formelle, on retiendra surtout le superbe visage changeant du jeune acteur Madjid Niroumand qui, des rires aux larmes en passant par la dureté de celui qui est dans la survie, offre une superbe allégorie du défi de l'homme sensible face au monde.



En suivant les pas de son héros obstiné, Amir Naderi crée un archétype particulièrement attachant dans ce film sobre et puissant. ★★☆☆

L'argument : Amiro, jeune garçon vivant seul sur les bords du Golfe persique, a très tôt appris à survivre. Rêvant de nouveaux horizons, il aimerait savoir où vont ces avions et cargots qu'il voit autour de lui. Il veut réussir et sait qu'il doit lutter et surtout courir, courir et encore courir. Pour lui, deux sortes de courses, l'une qui lui sert à gagner sa vie, et l'autre, spirituelle, à se former.

Notre avis : Amiro est un petit garçon qui aime jouer au foot, faire du vélo et adore le cinéma. Mais Amiro est aussi un Iranien pauvre, contraint d'exercer des petits métiers pour survivre : ainsi le voit-on ramasser des bouteilles dans la mer, vendre de l'eau fraîche ou cirer des chaussures. On ne saura pas pourquoi il est seul, ni rien de son histoire : pas d'explication, peu de dialogues, puisque Amir Naderi choisit d'observer son personnage au présent, refusant aussi bien le misérabilisme que la proximité ; ainsi y a-t-il peu de gros plans, comme pour empêcher l'inévitable apitoiement, aucun effet (excepté un ralenti vers la fin), ni musique. On est dans le brut, pas dans le mélo. Inutile de dire que ce parti pris fait la richesse d'un film âpre, presque sauvage.

Dans l'une des séquences marquantes de ce métrage qui en comporte beaucoup, Amiro tente de gravir une colline de pierres qui se dérobent sous lui : ce pourrait être une métaphore de l'obstination d'un Sisyphé enfantin, tout autant préoccupé par ses menus boulots que par les rêveries d'un ailleurs : à preuve les nombreux plans dans lesquels il hurle à la fois d'impuissance et d'émerveillement devant les bateaux et les avions qu'il ne prendra jamais, qui ne l'emmèneront pas vers un monde meilleur. Ces avions dont il collectionne les photos, ornement dérisoire d'un abri précaire (un bateau-épave) qu'il partage avec un poussin et les lampes inutiles qu'il accroche, rythment un récit linéaire et heurté, un récit qui fait la part belle aux instants de joie, mais aussi aux souffrances et dangers. Les dangers, ce sont les requins, les voleurs, les resquilleurs ; les souffrances, ce sont les courses entêtées pour rattraper un cycliste qui n'a pas payé son verre d'eau ou un adolescent qui lui a pris son pain de glace. Car, le titre le dit assez, Amiro court. Il court sans cesse, avec parfois des conséquences dérisoires : ainsi dans l'une des dernières scènes participe-t-il à une compétition sauvage qui s'achève sur un gain minimal. Mais l'important n'est pas là, dans ce pain de glace plus qu'à moitié fondu : l'important, c'est la lutte, l'énergie folle dispensée sans compter. Au fond, Amiro est vivant par le mouvement perpétuel qui l'anime, soutenu par une rage inépuisable.

La remarque presque anodine d'un marchand de journaux lui fait prendre conscience d'un manque : il ne sait pas lire. Il mettra la même rage à réciter l'alphabet, toujours en mouvement, qu'il met à poursuivre les fraudeurs, la même volonté d'aller au bout de ses capacités. De ce vainqueur obstiné, Naderi fait un portrait attachant et fort, sans facilités ni mièvreries, trouvant dans son jeune acteur le remarquable vecteur d'une dénonciation camouflée : molesté, rabroué, volé, pauvre dans un univers dont les étrangers semblent posséder les richesses, Amiro devient sans insistance le héros d'une épopée modeste, celle des gens de peu qui combattent pour vivre debout. Et s'il n'y a ni deus ex machina ni retournement final, ce cousin de la *Rosetta* des frères Dardenne donne **une leçon d'optimisme et d'espoir salutaire**.

Box-office : Le film connu une sortie confidentielle en France en 1986, en étant distribué en exclusivité dans une seule salle parisienne, à l'Utopia, où il glana pas moins de 1.195 coureurs en première semaine, pour finir sa course avec dignité au-dessus des 4.000 entrées. Cette même semaine du 12 novembre 86 voyait des sorties comme *Down by law* de Jarmusch (10 salles à Paris) ou encore le premier film de Olivier Assayas, *Désordre* (16 salles). La grosse sortie du jour était un Burt Reynolds au flop notable, *Banco* (27 salles).



Ressortie en salle en copie restaurée du « Coureur » (1985) d'Amir Naderi - par Bamchade Pourvali

Le mercredi 15 novembre ressort en salle, en copie restaurée et avec de nouveaux sous-titres, **Le Coureur** d'Amir Naderi. L'un des films les plus importants du cinéma iranien contemporain. En effet, Montgolfière d'or au festival des 3 Continents de Nantes en 1985, **Le Coureur** est le premier film d'après la Révolution de 79 à remporter une récompense dans un festival international, ouvrant la voie à la reconnaissance d'autres réalisateurs iraniens comme Bahram Beyzaï ou Abbas Kiarostami.

S'il a été tourné durant la guerre Iran-Iran (1980-1988), le film ne fait cependant pas référence au conflit mais renvoie à l'enfance du réalisateur. En effet, **Le Coureur** poursuit dans l'œuvre de Naderi le cycle « Amiro » ouvert avec *L'Harmonica* (1973) et qui continuera avec *L'Eau, le Vent, la Terre* (1987), dernier film tourné par Naderi en Iran. Avec ce film, produit par le Kanoun, le réalisateur revient sur ses premières années à Abadan, près du Golfe Persique où se trouvait une forte présence américaine. Les rêves d'évasion du jeune garçon, orphelin, attiré par les bateaux, les trains ou les avions, se heurtent à son analphabétisme qui l'oblige à faire des petits boulots (ramasseur de bouteilles vides, porteur d'eau, cireur de chaussures). Le reste du temps, il pratique la course à pied ou à vélo. L'endurance dont il fait preuve nourrit sa volonté d'apprendre à lire et à écrire pour réaliser ses rêves.

Évoquant le néoréalisme italien mais aussi la littérature et le cinéma américains (la musique de jazz jouée à la radio, les riches maisons des étrangers américains ou la vie d'orphelin d'Amiro peuvent rappeler par moments l'univers de Mark Twain et de son héros Huckleberry Finn). Dans le rôle d'Amiro, Majid Niroumand, que l'on retrouvera avec la même intensité deux ans plus tard dans *L'Eau, le Vent, la Terre*, est inoubliable. Courir ou s'instruire demandent la même discipline semble nous dire le réalisateur qui ne sépare pas l'école du bord de mer, le tableau noir du chemin de fer ou l'alphabet de la piste d'aviation.

32 ans après sa réalisation, **Le Coureur** impressionne toujours par la beauté de ses images qui font littéralement éclater les couleurs à travers les quatre éléments : l'eau, le feu, la terre, l'air. Le film fut tourné dans 11 sites différents pour reconstituer la ville d'Abadan d'avant la guerre. Traversée par l'apprentissage de l'alphabet, cette œuvre maîtresse a joué le rôle d'un retour aux sources dans le cinéma iranien, un nouveau départ qui en même temps renoue avec une période antérieure. – **Un film essentiel** que cette copie restaurée permet de redécouvrir dans toute sa splendeur.

Iran ciné panorama est heureux d'être partenaire de la ressortie du film, en attendant la rétrospective intégrale que le Centre Pompidou consacrera à Amir Naderi du 5 avril au 18 juin 2018. Un événement qui sera accompagnée d'un panorama du cinéma moderne en Iran à travers 30 films tournés de 1962 à 1992.

l'officiel des spectacles

DU MERCREDI 15 AU MARDI 21 NOVEMBRE 2017

N°3699

LE COUREUR (Dawandeh) (1984 - 1h34)

Iran. Couleur. De Amir Naderi. Avec Majid Niroumand, Moussa Tourkiradeh, Abbas Nazeri.

● **Comédie dramatique** : Amiro, jeune garçon vivant seul sur les bords du Golfe persique, apprend dès l'enfance que pour survivre, il faut lutter de toutes ses forces. Rêvant de nouveaux horizons, il aimerait savoir où vont tous ces avions et cargos qu'il voit autour de lui. Il veut réussir et sait qu'il doit lutter et surtout courir. Pour lui, deux sortes de courses : l'une qui lui sert à gagner sa vie, et l'autre, spirituelle, à se former. Courir devient sa raison d'être.

● Sorti en 1985, **Le Coureur** est le deuxième film du réalisateur iranien Amir Naderi, et a remporté la Mongolfière d'Or au Festival des trois continents de Nantes. Considéré comme une œuvre militante majeure du cinéma iranien, **Le Coureur** a été mis à l'honneur au Festival Lumière de Lyon en octobre dernier.

Studio des Ursulines 5° (vo) - Saint-André-des-Arts 6° (vo)